

Compte rendu

Ouvrage recensé :

LAFONT, Ghislain, *Dieu, le temps et l'être*

par René-Michel Roberge

Laval théologique et philosophique, vol. 45, n° 1, 1989, p. 162-163.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/400440ar>

DOI: 10.7202/400440ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Au cours de cet ouvrage, en constant dialogue avec l'interprétation de F. Alquié, se dessine toute l'importance, qui était insuffisamment soulignée jusqu'ici dans les études spinoziennes, du rapport entre le premier et le troisième genre de connaissance dont la pensée rationnelle (connaissance du deuxième genre) fournit la médiation. Le « *more geometrico* » n'est qu'un moyen d'exposer, de disposer la saisie totale de la réalité, par le langage. La plus grande perfection humaine, cependant, demeure la connaissance de l'individuel où se reconnaît Dieu, le singulier par excellence.

Dans cette perspective, on comprend plus facilement les critiques adressées à la logique traditionnelle. Cette logique prononce la science comme connaissance par excellence mais, comme le dit Aristote, il n'y a pas de science du singulier. Peut-être ne faut-il pas trop insister sur cette critique ; en effet, la conception aristotélicienne de la logique semble bien être orientée vers la connaissance du singulier. La théorie médiévale des transcendants fait foi de cette interprétation si l'on saisit bien que les transcendants sont à la source de la distinction compréhension-extension. La logique traditionnelle possède, en son fond, une « vision » des totalités internes. Le problème semble plutôt être que cette théorie repose tout entière sur le langage déjà constitué, elle est donnée d'avance. Pourtant, la question du langage relève de l'activité rationnelle et la constitution du langage n'est possible que sur la base d'une « connaissance intuitive » (connaissance du troisième genre) laquelle lie le langage avec la réalité vraie. Piquet retranscrit ainsi la recommandation de Spinoza : « Il faut juger des noms par les choses, et non des choses par leur nom ». Ainsi s'effectue ce qui est nommé le « renversement linguistique », c'est la réalité vraie, avant le langage, qui devient signifiante et donatrice de sens. Ne retrouvons-nous pas là l'intuition profonde de Socrate ?

L'auteur conclut donc en proposant une « réforme du langage de la philosophie ». Cette réforme devant elle-même, au fond, prendre son appui sur une logique de la totalité interne. Pourtant, cette tâche à laquelle nous appelait déjà Spinoza n'est-elle pas déjà entreprise ? La philosophie nouvelle n'est-elle pas la phénoménologie de Husserl ?

François MOTTARD

Ghislain LAFONT, **Dieu, le temps et l'être**. Coll. « *Cogitatio fidei* », n° 139. Paris, Éd. du Cerf, 1986. 373 pages (21.5 × 13.5 cm).

L'auteur de cet ouvrage est un bénédictin qui enseigne dans son monastère de La Pierre-qui-vire ainsi qu'à l'Athénée Saint-Anselme et à l'université Grégorienne de Rome. Il est déjà connu par ses travaux antérieurs. Dans cet ouvrage, il se révèle sous un jour plus audacieux. Son objectif est de chercher à réconcilier des notions qui ont plutôt tendance à s'exclure dans la culture contemporaine, en théologie notamment. Il s'agit en particulier des notions d'histoire et d'être, de récit et de métaphysique, d'herméneutique et d'analogie ainsi que de croix et de création.

Lafont établit sa problématique à partir de divers témoins de la culture actuelle : la lecture alarmiste de l'histoire zoologique de l'humanité proposée par André Leroi-Gourhan, les idéologies de la révolution à long terme de Engels et de la révolution immédiate de Baudrillard, les jugements sur la fin de la métaphysique comme « présence de l'être » de Heidegger et de Derrida ; le thème de la quête de l'origine d'A. Artaud et à l'inverse le thème du désir, célébré par le roman moderne. Lafont diagnostique chez tous ces auteurs une même passion pour ce qu'il appelle l'hétéronomie : « le salut, quel qu'il soit, ne peut pas venir de la figure actuelle, sociale ou individuelle, de ce monde-ci. Il faut donc qu'il vienne d'ailleurs, quelle que puisse être cette "altérité" » (p. 113). Ce qui serait rejeté par nombre de prophètes de la culture contemporaine, ce serait « une "pensée du compact" qui écrase l'un sur l'autre "être", temps et "conscience" dans la notion dominante de "présence" » (p. 115). Le temps et l'être tendraient à se confondre dans la perception pure du présent de la conscience. L'auteur en conclut qu'il faut « trouver une problématique telle que chacune de ces notions, être, temps et conscience retrouvent chacune leur intelligibilité propre et leur articulation réciproque » (p. 115), ce qui impliquerait une certaine non-présence de l'homme à lui-même. La grande vertu à redécouvrir serait celle de l'écoute. Dans la suite de l'ouvrage, l'auteur tentera de rendre opérationnelle en théologie son principe d'hétéronomie par une redécouverte du sens de la narrativité et de l'analogie.

Ainsi, dans la deuxième partie de son ouvrage, il s'explique sur ce qu'on peut attendre du sens de la narrativité. Il introduit sa vérification par une comparaison entre l'histoire scientifique des origines et le récit de la naissance individuelle. Il en conclut

que l'identité humaine, sociale comme individuelle, corporelle comme spirituelle, est d'abord fondée sur le récit des témoins qu'on a accepté d'écouter, notamment dans le contexte de la fête. La tentation est cependant toujours de substituer la construction spéculative au récit. C'est dans cette perspective de narrativité, où le primat est à l'écoute et non à la production de sens, que l'auteur aborde le récit biblique de la résurrection, puis à travers ce récit, ceux du drame de l'Éden, de l'épreuve de Job et de la mort du Christ. Il y voit une pédagogie de révélation de Dieu comme Père et de l'homme comme fils. L'homme est « amené à entrer librement dans les profondeurs toujours plus larges de sa relation à lui, au-delà de tous les dons qu'il a pu recevoir, de sorte que, persévérant dans l'invocation et l'obéissance, il parvienne à la pure relation de fils, selon laquelle on peut enfin "connaître" Dieu et se connaître soi-même en vérité » (pp. 255-256). Dieu serait au-delà de l'émerveillement comme de l'angoisse humaine. Il est dans un mystère de communion avec nous.

La troisième partie de l'ouvrage aborde la seconde « valence » du principe d'hétéronomie, à savoir l'analogie. L'auteur part de l'hypothèse que « la prise en compte de l'analogie est nécessaire à la vérité de la narration » (p. 270). Il parle plus précisément d'analogie de l'événement. Ce concept, pour autant qu'il impliquerait une réhabilitation de l'étant, lui permettrait de trouver un milieu entre l'ontothéologie et le pur impensé : « Il s'agit de trouver la *juste distance*, qui permette de dire Dieu en lui-même, sans le séparer de l'histoire des hommes mais sans l'y assigner non plus, d'honorer la plénitude de son être mais sans tendre pour autant à annuler, même eschatologiquement, la consistance de l'être et de l'histoire des hommes, être et histoire dont le Ressuscité atteste le sens et la valeur » (p. 309).

Comme on a pu le constater, cet ouvrage est riche d'intuitions qu'il faudra travailler. Il mérite l'effort intellectuel qu'il impose sa lecture.

René-Michel ROBERGE
Université Laval

The ministry of governance. With Oars and Sails : Tome I. Édité par James K. Mallett. Washington, Canon Law Society of America, 1986, 255 pages (23 × 15.5 cm).

La plupart des articles de cet ouvrage collectif furent présentés, du moins dans une première version, à un symposium organisé par la Canon

Law Society of America en 1984 sur le gouvernement diocésain. Ce volume traite de l'aspect théorique de la question tandis qu'un document de travail (*The Governance of Ministry*) publié en parallèle aborde les questions pratiques.

Les deux premières études, riches en information, interrogent l'histoire du catholicisme américain. Thomas Curry s'intéresse aux facteurs externes qui ont joué dans cette histoire. Il nous rappelle que le catholicisme américain n'a été accepté que récemment par la culture américaine. Jusque-là, l'idéal démocratique américain ne pouvait tolérer le modèle hiérarchique de l'autorité vécu par le catholicisme. Le déblocage récent s'expliquerait d'une part par l'ouverture actuelle des américains aux identités religieuses particulières et d'autre part par l'ecclésiologie de communion de Vatican II. De son côté, Gerald Fogarty passe en revue les multiples facteurs internes qui ont façonné la pratique du gouvernement diocésain depuis John Carroll au tournant du XVIII^e au XIX^e siècle. John E. Lynch nous invite à un regard sur la pratique historique des trois grands types d'Églises protestantes américaines : les types congrégationnel, presbytérien et épiscopal. Il constate un lent phénomène de centralisation progressive de l'autorité, notamment en fonction de préoccupations administratives. Agnes Cunningham nous propose encore plus de recul en faisant l'histoire des concepts de pouvoir et d'autorité depuis l'Église ancienne.

Les autres études traitent davantage de l'aspect canonique de la question. John M. Huels réfléchit sur le rôle de la loi dans l'Église à la lumière de *Lumen Gentium*... Michael A. Fahey dégage les principes théologiques majeurs qui ont joué dans l'élaboration du CJC de 1983. Il termine en identifiant dix facteurs qui joueraient davantage aujourd'hui sur la perception du ministère épiscopal. Roland-Bernhard Trauffer donne un aperçu de la situation européenne depuis la promulgation du nouveau code de droit canon. Eugene Hemrick propose une interprétation de quelques statistiques récentes sur les différents secteurs de la vie diocésaine : vocations, engagements laïcs, etc... Un psychologue, Robert J. Willis, analyse la pratique diocésaine par rapport aux grandes étapes du développement personnel. James H. Provost reprend le tout dans une synthèse suggestive.

Cet ouvrage, bien que décrivant la situation américaine, est riche d'information et d'interprétation à portée universelle. Il sera un outil précieux pour ceux qui travaillent dans le cadre diocésain.

René-Michel ROBERGE
Université Laval